

# . TRANSYLVANIE, COEUR VIVANT DE LA VIEILLE EUROPE

LEIF BLANC Mis à jour le 23/04/2010 à 14:37 | publié le 24/04/2010

**Un pays de montagnes et de forêts, de citadelles et d'églises, d'ours et de loups, mais dépourvu de vampires ! Promenade entre Brasov et Sibiu, dans le cœur préservé de la Vieille Europe.**

*La Transylvanie était un nom familier depuis toujours. Elle était l'essence et le symbole même de l'étrangeté sylvestre, à moitié mythique; sur place, elle semblait encore plus secrète et lourde de charmes.»* Ces lignes sont de Patrick Leigh Fermor, qui traversa à pied ces contrées en 1934 : l'Empire austro-hongrois n'était plus qu'un récent souvenir, la Transylvanie était roumaine depuis 1918 et personne n'imaginait les horreurs à venir. Un miracle s'est-il produit ? Villes et villages ont retrouvé les couleurs qu'ils n'auraient jamais dû perdre, tandis que s'activent dans les campagnes autant de chevaux de trait que de tracteurs.

Brasov s'offre avec tous les atours d'une belle ville médiévale. Dans un entresol encombré, Thomas Sindilariu trie et enrichit inlassablement les archives de l'église Noire voisine, massif édifice gothique orné de précieux tapis orientaux. L'église, comme le reste de la vieille ville, autrefois Kronstadt, a été bâtie par les Saxons, des colons d'origine germanique installés dès le XIIe siècle par la couronne de Hongrie pour défendre et enrichir les marches de son royaume. Ils sont luthériens depuis la Réforme. Pour notre archiviste, d'origine saxonne par sa mère et roumaine par son père, la sauvegarde de cet héritage est avant tout un choix qui dépasse les intérêts de sa seule communauté, l'imbrication savante des cultures étant à ses yeux la plus grande richesse de la région.

Valer Rus, lui aussi passionné, jeune et barbu, tient un discours similaire : d'origine hongroise par sa mère et roumaine par son père, il est conservateur du musée Muresenilor, du nom d'une famille qui s'impliqua dès le XIXe siècle

dans le combat pour les droits de la population roumaine de Transylvanie, alors possession hongroise.

Ici, l'histoire se lit encore à livre ouvert, et en trois langues qui plus est : le roumain, l'allemand et le hongrois. En s'éloignant des cimes des Carpates, les routes qui mènent à l'orgueilleuse citadelle de Sighisoara traversent les campagnes boisées et vallonnées de l'ancien pays saxon. Sagement ordonnées les unes contre les autres, les fermes à hauts pignons colorés, porches et toits de tuiles, ont l'air frêles tant sont massives les silhouettes blanches des églises gothiques bardées de remparts et de tours. Dès leur installation, les colons avaient eu affaire à toutes sortes d'envahisseurs terrifiants. Les Coumans, d'abord - il fallut l'aide des chevaliers Teutoniques pour en venir à bout -, puis les Tatars. Quand vinrent les Turcs, les églises s'étaient déjà muées en d'énormes ruches truffées de recoins et de greniers. Dans les villages oubliés, seul le passage des charrettes à cheval vient troubler la paix des arbres fruitiers. Si Viscri est le plus connu d'entre eux, il le doit à Caroline Fernolend, l'ancienne institutrice devenue maire. Tandis que la plupart des familles saxonnes émigraient en Allemagne, elle remua ciel et terre pour trouver les fonds nécessaires à la sauvegarde des fermes et fit tant et si bien que l'on vient maintenant du monde entier dormir dans les lits-tiroirs des dix maisons d'hôtes amoureusement rénovées !

A Sibiu il y a, dans la collection Brukenthal, legs précieux d'un gouverneur autrichien à la ville qu'il aimait, un grand panneau de retable : un Christ en croix devant une citadelle, au pied duquel gisent dix martyrs transpercés aux visages sereins malgré l'atrocité du supplice : il fallut deux siècles aux Ottomans pour passer les montagnes défendues avec ardeur par leurs habitants. Sibiu était alors connue à Istanbul comme « la Ville rouge », de la couleur de ses triples remparts de briques qu'aucun siège ne parvint à réduire. De promenades ombragées de tilleuls en grandes places ornées d'impeccables façades baroques, avec le philharmonique où jouèrent Liszt, Brahms et Strauss, son grand hôtel à la mode du XIXe siècle, ses terrasses et ses cafés, l'ancienne Hermannstadt a toujours la belle allure que lui donnèrent ses bienfaiteurs à l'époque de l'impératrice Marie-Thérèse.

De tout temps, les montagnes furent le domaine des bergers roumains, qui luttèrent avec pugnacité pour conserver leur foi orthodoxe comme en témoigne, à Sibiel, l'émouvant musée des Icônes paysannes peintes sur verre. Qui dit berger, dit loups et ours : les Carpates roumaines hébergent la plus grande population de fauves d'Europe. Soit 6 000 ours et 3 000 loups. *«C'est un mode de vie: l'ours et le loup en font partie.»* Nous sommes de l'autre côté des monts Fagaras, dans le parc national de Piatra Craiului, en compagnie de Dan Marin. Cet ancien ouvrier devenu guide naturaliste

emmène les passionnés guetter les ours jusque dans leurs coins de forêt les plus secrets. A l'ouest, les collines coiffées de bosquets et de bergeries descendent vers un étroit défilé sur lequel veille le château de Bran. L'endroit, qui attire le chaland frissonnant depuis qu'un certain Bram Stoker, écrivain irlandais, en a fait le cadre de son *Dracula* (paru en 1897), est plus propice au boutiquier qu'au flâneur.

Des hauteurs du village de Magura, nous regardons les monts Bucegi encore enneigés se colorer au soleil tombant. Dan l'affirme : pas la moindre chauve-souris dans les légendes locales, pourtant fort riches en loups-garous et en fantômes. L'important étant, avec ces derniers, de les identifier à coup sûr : le fantôme mort est inoffensif, mais son homologue vivant, certes plus rare, est redoutable. Même la tsuica, la douce eau-de-vie distillée dans les fermes, ne suffit pas à le conjurer.